

SPEAKER 1. — Cette interprétation du silence wittgensteinien va naturellement déjà au-delà de la littéralité de ce que Wittgenstein lui-même a dit. Mais nous considérons qu'il est permis de suivre cette interprétation pour faire comprendre le *Tractatus*, et aussi parce que la vie de Wittgenstein nous donne un indice de tout ce qu'il ne jugeait réalisable que par le silence.

Durant une grande partie de sa vie Ludwig Wittgenstein s'est enfermé dans le silence. On pourrait difficilement nommer cela autrement tant il est surprenant de voir comment un homme public, auquel la renommée et la considération n'auraient pas fait défaut, a réussi à se soustraire à son époque au point de lui échapper complètement. En 1921, il publia le *Tractatus logico-philosophicus* à Vienne où, quelques années plus tard, Moritz Schlick stimulé par ses réflexions donna vie au « cercle de Vienne ». Tandis que l'école néopositiviste viennoise, qui s'appuyait presque exclusivement sur les efforts spéculatifs sublimes de Wittgenstein pour contribuer à la logique moderne et à la doctrine de la science, tout en restant néanmoins étrangère à ses « accès » mystiques, gagnait une reconnaissance internationale toujours plus importante, Wittgenstein ne se montra jamais en public. Il se tint éloigné des discussions, il déclina les propositions d'enseignement et se retira finalement en Basse-Autriche pour y devenir, pendant des années, instituteur dans une école de village sans que personne ne puisse rien relater de cet épisode. Il se retira « hors de » la philosophie. En 1938, il dut quitter l'Autriche pour des raisons « raciales » et il se réfugia en Angleterre où, succédant à G. E. Moore, il prit la chaire de philosophie de Cambridge. Durant ces dernières années nous savons qu'il réunit autour de lui un petit cercle d'étudiants. Ceux-ci racontèrent qu'il habitait dans une cabane et qu'il n'y tolérait pour tout meuble qu'une simple chaise. C'est ainsi qu'à l'époque où il était encore vivant, une légende avait déjà remplacé sa vie — une légende du renoncement volontaire, de la tentative de mener une vie sainte et d'obéir à la conclusion du *Tractatus* :

WITTGENSTEIN. — « Ce dont on ne peut parler il faut le taire. »

SPEAKER II. — Ce n'est qu'après la mort de Wittgenstein en 1951 qu'on commença à manifester un véritable intérêt pour son œuvre et sa personne. En Allemagne, ce fut Ewald Wasmuth qui attira l'attention sur lui. Philosophe chrétien, Wasmuth, dans un essai, exprima l'espoir que Wittgenstein dans ses derniers écrits — écrits dont on connaissait l'existence depuis l'Angleterre — ait pu faire un pas au-delà du silence vers la profession de foi. C'était l'époque où l'on parlait d'un *Livre bleu* du philosophe et d'*Investigations philosophiques* — d'un ensemble très important de textes posthumes, qui nous donneraient une image plus complète de sa pensée. L'année dernière, un ouvrage posthume, *Philosophical Investigations*, a effectivement paru en Angleterre; il a, pour une large part, été rédigé par Wittgenstein lui-même. Celui-ci explique dans la préface son « retour » à la philosophie :

WITTGENSTEIN. — « Jusqu'à une date toute récente, j'avais proprement renoncé au projet de faire publier encore de mon vivant ces recherches. Projet qui n'en fut pas moins ranimé de temps en temps; et en effet force me fut de constater que les résultats de mes recherches, que j'avais divulgués dans des conférences, des manuscrits, des discussions, circulaient sous une forme plus ou moins édulcorée ou mutilée, donnant lieu à de fausses interprétations. Ma vanité s'en trouva irritée, j'eus quelque peine à la calmer. »²⁶

SPEAKER I. — Et parlant des *Investigations philosophiques* elles-mêmes, il poursuit dans un autre passage :

WITTGENSTEIN. — « C'est avec des sentiments mêlés que je les livre au public. Il n'est pas impossible qu'il soit réservé à cet ouvrage, en dépit de sa pauvreté et des ténèbres de ce temps, de jeter quelque lumière dans tel ou tel cerveau; mais ce n'est évidemment guère probable. Je ne voudrais pas, par cet ouvrage, dispenser d'autres de réfléchir. Mais s'il se pouvait, inciter tel ou tel à des pensées personnelles.

J'eusse volontiers produit un bon livre. Mais le sort en a décidé autrement; et le temps est révolu, qui m'eût permis de l'améliorer. »²⁷

SPEAKER II. — Quant à savoir si ce livre aurait pu être meilleur, nous devons laisser cette question en suspens. La forme sous laquelle il s'offre, comme recueil d'exemples conceptuels, présente certaines difficultés. La cohérence systématique fait une nouvelle fois défaut. Nous sommes entraînés par l'auteur dans un dialogue socratique, qui touche de nombreux sujets, de sorte que son dessein ne nous apparaît pas clair d'emblée. En effet, il procède apparemment sans dessein précis — et dit par exemple :

WITTGENSTEIN. — « Je peux savoir ce qu'autrui pense, non pas ce que je pense. Il est juste de dire "Je sais ce que tu penses" et faux de dire "Je sais ce que je pense". »²⁸

SPEAKER II. — Nous avons choisi cet exemple parce qu'il est accompagné d'un commentaire décisif, une exclamation qui pourrait suivre tous les exemples :

WITTGENSTEIN. — « Tout un nuage de philosophie condensé dans une goutte de grammaire ! »²⁹

SPEAKER I. — Et nous avons ainsi découvert son dessein, le même que celui qui se manifeste ouvertement dans le *Tractatus* : montrer que les problèmes de la philosophie sont des problèmes de langage et que ce qu'on pourrait nommer les allumages ratés du langage créent les problèmes philosophiques. Voilà pourquoi, dans les *Investigations philosophiques*, Wittgenstein — par extension du *Tractatus* — donne des exemples du fonctionnement correct ou erroné du langage pour nous montrer la différence entre une pensée correcte et une pensée erronée. Car :

WITTGENSTEIN. — « le langage lui-même est le véhicule de la pensée. »³⁰

SPEAKER II. — Dans le *Tractatus*, on lit déjà :

WITTGENSTEIN. — « Le résultat de la philosophie n'est pas un nombre de "propositions philosophiques", mais le fait que des propositions s'éclaircissent. »³¹

SPEAKER II. — Dans les *Investigations philosophiques*, cet éclaircissement des propositions doit être atteint sur une base plus large. Maintenant le contrôle s'exerce en commençant déjà par les propositions du langage ordinaire, avec pour considération l'unique idéal philosophique de Wittgenstein : la parfaite clarté. Écoutons-le nous dire comment lui-même comprend celle-ci :

WITTGENSTEIN. — « Mais ceci signifie seulement que les problèmes philosophiques devraient disparaître *absolument*. »³²

SPEAKER I. — La conviction de Wittgenstein est que la philosophie doit être conduite au repos afin de n'être plus « fouettée » par des questions qui la mettent *elle-même* en question. Et il croit que nous pouvons conduire les problèmes au silence, quand notre langage fonctionne bien et de manière sensée, lorsqu'il vit et respire dans l'*usage*. C'est seulement là où le langage, qui est une forme de vie, est soustrait à l'usage, où il tourne à vide — comme il arrive, selon Wittgenstein, lorsque nous l'employons pour faire de la philosophie au sens traditionnel — que les problèmes surgissent. Ces problèmes ne doivent pas être résolus, mais éliminés.

C'est ainsi que ces investigations se meuvent à proprement parler dans le cercle du *Tractatus*, mais l'élargissent par des enquêtes tournées vers des détails et en tous sens. Elles abandonnent l'abstraction et donnent des images. Le langage n'est plus désormais nommé système de signes — ce qu'il reste naturellement — mais il est comparé, du point de vue de sa diversité, avec une vieille ville. On peut donc également le considérer comme :

WITTGENSTEIN. — « Un labyrinthe de ruelles et de petites places, de vieilles et de nouvelles maisons, et de maisons agrandies

à différentes époques; et ceci environné d'une quantité de nouveaux faubourgs aux rues rectilignes bordées de maisons uniformes. »³³

SPEAKER 1. — Et comme le langage est un labyrinthe de chemins — ainsi que Wittgenstein le nomme dans un autre passage —, la philosophie doit livrer un combat contre le sortilège que le langage avec ses moyens propres exerce sur notre entendement. Elle doit détruire des châteaux de cartes et dégager le fondement du langage, elle doit être comme une thérapie car les problèmes philosophiques sont des maladies qu'il est nécessaire de soigner. Wittgenstein ne cherche pas une solution, mais une guérison.

La philosophie doit donc remplir une tâche paradoxale: l'élimination de la philosophie.

CRITIQUE. — Comme le *Tractatus*, les *Investigations philosophiques* mûrissent un résultat très remarquable. Elles veulent mettre fin à ce que nous avons pratiqué au titre de la philosophie pendant des millénaires et sous les formes les plus diverses. Et elles le font en accordant au positivisme le droit de donner une description valide du monde mais elles le jettent à la ferraille en tant que vision du monde et philosophie capable d'expliquer le monde, ainsi que toutes les autres philosophies qui interrogent l'être et l'existence. Mais il me semble qu'il y a là un point névralgique, qui tient au fait qu'après cette élimination ou suspension des problèmes — qui sont aujourd'hui volontiers désignés comme un « besoin existentiel » —, ceux-ci persistent malgré tout parce qu'il est dans la nature de l'homme de questionner et de voir dans la réalité davantage que la positivité et le rationnel, dont Wittgenstein pense, en outre, qu'ils ne constituent pas la totalité de la réalité. Et très nombreux seront ceux parmi nous qui ne sont pas satisfaits par cette détermination certes incontestable de ce qu'on peut savoir et ne peut pas savoir, de la science positive et des limites, qui font leur entrée comme forme logique et éthique dans le sujet métaphysique, mais dont on ne peut plus parler. Même si Wittgenstein a pu accomplir positivement le silence, ne serait-ce que

par sa propre œuvre qui rend visibles les actes positifs, puisqu'il posséda les grandes vertus du penseur — la probité intellectuelle et le respect pour la réalité soustraite à l'entendement humain —, mais derrière lui, il nous laisse tout de même un vide — le domaine métaphysique vidé de tous contenus.

SPEAKER I. — Telle est vraiment la situation. Mais ce que vous nommez le vide est de nouveau ouvert à de véritables contenus de croyance. En tout cas, il n'y a plus aucune place pour le combat des métaphysiques occidentales, pour la croyance philosophique armée d'arguments logiques et luttant contre une autre croyance philosophique. Que Wittgenstein n'ait pas fait la profession de foi dans le christianisme qu'on attendait de lui ne doit pas nous induire en erreur à propos des « limites », qui ne sont pas seulement des limites, mais aussi des lieux d'effraction de ce qui se montre, de ce qui peut faire l'objet d'expérience sur un mode mystique ou par la foi, et qui agit sur nos faits et gestes. Il n'y a simplement pas de place dans son œuvre pour une confession dans la mesure où celle-ci ne se laisse pas dire ; dite, elle quitterait déjà l'œuvre. Et Wittgenstein voulait aussi, avec autant de passion que Spinoza, *libérer Dieu du défaut que constitue la possibilité qu'on s'adresse à lui*.

SPEAKER II. — Nous devons chercher la raison de son attitude dans la situation historique où il se trouvait. Son silence est entièrement à comprendre comme une protestation contre l'antirationalisme spécifique de l'époque, contre la pensée occidentale contaminée par la métaphysique — surtout la pensée allemande, qui se complaît dans des lamentations sur la perte du sens, dans des appels à la réflexion, dans des pronostics de déclin, de transition et de réveil de l'Occident, autant de courants d'une pensée hostile à la raison, mobilisée contre les « dangereuses » sciences positives, le « déchaînement » de la technique, et cherchant à maintenir l'humanité dans un état primitif de la pensée.

Le silence de Wittgenstein est aussi à comprendre comme une protestation contre les tendances de l'époque qui croient à la science et au progrès, contre l'ignorance relative à la « totalité du réel », ignorance toujours plus répandue aussi bien dans l'école néo-positiviste, qui a pris son essor dans son œuvre, que parmi les scientifiques proches de cette école.

Wittgenstein fut un jour qualifié de « tête de Janus » par un philosophe viennois. C'est lui, et personne d'autre, qui reconnut, affronta dans son œuvre, et surmonta les dangers inhérents aux antagonismes toujours plus durs de la pensée de son siècle : l'irrationalisme et le rationalisme. Il est évidemment venu sans la pauvre recette de la synthèse si souvent réclamée, mais avec la recette visant de la guérison — en tant que thérapeute.

WITTGENSTEIN. — « Nous sentons que si toutes les *possibles* questions scientifiques ont trouvé leur réponse, nos problèmes de vie n'ont pas même été effleurés. Assurément il ne subsiste plus alors de question ; et cela même constitue la réponse. »³⁴